

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

NOTE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL VILLECOURT,
RELATIVEMENT AUX INTERDITS DU BIENHEUREUX
MONTFORT ¹. (Page 65.)

« En France, on n'a jamais prétendu frapper des censures ecclésiastiques un prêtre, par cela qu'on lui refuse des pouvoirs, ou qu'on les restreint, ou qu'on les retire; et cependant, la pauvreté de notre langue, ou notre inexactitude, a voulu qu'on employât aussi pour exprimer ces refus, restrictions ou retraits de pouvoirs, les verbes *suspendre* et *interdire*. De là vient que les étrangers, prenant nos expressions dans le sens le plus sévère, supposent des censures ecclésiastiques, là où nous sommes bien éloignés d'avoir eu la pensée d'en désigner.

« C'est ce qui est arrivé à l'égard de M. de Montfort. Ses historiens ont dit qu'il avait été *interdit*; aucun des lecteurs instruits n'en a conclu, en France, qu'il eût été frappé des censures ecclésiastiques. Mais les étrangers ont pu facile-

1. Nous empruntons cette note et les suivantes à l'ouvrage de M. l'abbé Pauvert.

ment avoir cette pensée. Elle serait une grande erreur.

« Il n'a subi aucune censure. Il en resterait quelque trace, quelque monument, quelque souvenir. Rien de tout cela. Il y a des monuments entièrement contraires dans les témoignages des Evêques. — Il n'a rien fait pour mériter une censure. On a pu blâmer *jure aut immerito* ses manières ou son zèle ; mais le frapper, pour cela, des peines ecclésiastiques, eût été un scandale pour toute la France. — Il n'a pu subir de censure d'après les usages de l'Église de France, où les censures *ab homine* sont précédées de trois monitions. — La raison qu'on a donnée, c'est que les Jansénistes auraient pu ou pousser, ou porter à cet acte d'injustice par haine contre un zélé défenseur de la foi tel que M. de Montfort ; cette raison ne vaut rien ; car les Jansénistes étaient généralement ennemis des censures, et les faisaient cesser plutôt qu'ils n'en usaient. Si le serviteur de Dieu eût été mis à cette épreuve, ils se seraient plutôt déclarés ses défenseurs en cette matière surtout. »

RÉPONSES QU'OPPOSE LE BIENHEUREUX AUX BLAMES
QUE SOULEVAIT SA CONDUITE. (Page 67.)

Après sa mission de Saint-Lô, le Bienheureux se dirigea vers Rouen, pour y voir M. Blain, son ancien condisciple d'humanités et de théologie. Celui-ci crut devoir profiter de ses intimes relations avec Montfort, pour ne rien lui cacher des appréciations sévères que provoquait l'étrangeté de ses manières. « Je commençai, dit M. Blain, par lui décharger mon cœur sur tout ce que j'avais à dire ou entendu dire contre sa conduite et ses manières ; je lui demandai quel était son dessein, s'il espérait jamais trouver des gens qui voulussent le suivre dans la vie qu'il menait ; qu'une vie si pauvre, si dure, si abandonnée à la Providence, était pour les Apôtres, pour des hommes d'une force, d'une grâce et d'une vertu rares, pour des hommes extraordinaires, pour lui qui en avait l'attrait et la grâce, mais non pas pour le commun qui ne pouvait atteindre si haut, et que ce serait témérité de le tenter ; que s'il voulait s'associer dans ses travaux d'autres ecclésiastiques, il devait ou rabattre de la rigueur de sa vie et de la sublimité de ses pratiques de perfection, pour condescendre à leur faiblesse, ou les faire élever à sa hauteur par l'infusion de sa grâce. Pour réponse, il me montra son Nou-

veau Testament, et me demanda si je trouvais à redire à ce que Jésus-Christ a pratiqué et enseigné, et si j'avais à lui montrer une vie plus semblable à la sienne et à celle de ses apôtres, qu'une vie pauvre, mortifiée, et fondée sur l'abandon à la Providence, qu'il n'avait point d'autres vues que de la suivre et d'autre dessein que d'y persévérer; que si Dieu voulait l'unir à quelques bons ecclésiastiques dans ce genre de vie, il en serait ravi; mais que c'était l'affaire de Dieu, et non la sienne; que pour ce qui le regardait, il n'avait point d'autre parti à prendre que de suivre l'Évangile et de marcher sur les traces de Jésus-Christ et de ses disciples. Que pouvez-vous dire contre? ajouta-t-il; fais-je mal? Ceux qui ne veulent pas me suivre vont par une autre voie moins épineuse, et je l'approuve; car comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, il y a aussi plusieurs voies pour aller à lui; je les laisse marcher dans la leur, laissez-moi marcher dans la mienne, d'autant plus que vous pouvez lui disputer ses avantages; elle est celle que Jésus-Christ a enseignée par son exemple et par ses conseils: elle est, par conséquent, la plus courte, la plus sûre et la plus parfaite pour aller à lui. — M'ayant ainsi fermé la bouche sur ce point, il ne tarda pas à me la fermer sur celui qui suit; — Mais où trouverez-vous, lui dis-je, dans l'Évangile, des preuves et des exemples de vos manières singulières et extraordi-

naires? Pourquoi n'y renoncez-vous pas, ou ne demandez-vous pas à Dieu la grâce de vous en défaire? Les rebuts, les contradictions, les persécutions vous suivent partout, parce que vos singularités les attirent; vous feriez beaucoup plus de bien et vous trouveriez beaucoup d'aides dans vos travaux, si vous pouviez gagner sur vous de ne rien faire d'extraordinaire, et de ne point fournir aux libertins et aux mondains des armes contre vous et contre le succès de votre ministère. Alors je lui nommai des personnes d'une sagesse consommée. Voilà, dis-je, des modèles de conduite sur lesquels vous devriez vous mouler; ils ne font point parler d'eux, et vous ne feriez point tant parler de vous, si vous les imitez. Il me répliqua que s'il avait des manières singulières, c'était bien contre son intention; que, les tenant de la nature, il ne s'en apercevait pas, et qu'étant propres à l'humilier, elles ne lui étaient pas inutiles: qu'au reste, il fallait s'expliquer sur ce qu'on appelle manières extraordinaires; que si on entendait par là des actions de zèle, de charité, de mortification et d'autres pratiques de vertus héroïques et peu communes, il s'estimait heureux d'être, en ce sens, singulier, et que si ce genre de singularité est un défaut, c'est le défaut de tous les saints; qu'après tout, on acquérait à peu de frais, dans le monde, le titre de singulier; qu'on était sûr de cette dénomination pour peu qu'on ne voulût pas ressem-

bler à la multitude; que c'était une nécessité d'être singulier dans le monde, si on veut se séparer de la multitude des réprouvés; que le nombre des élus étant petit, il fallait renoncer à y tenir place, ou se singulariser avec eux, c'est-à-dire mener une vie fort opposée à celle de la multitude.

« Il ajouta qu'il y avait différentes espèces de sagesse, comme il y en avait différents degrés; qu'autre était la sagesse d'une personne de communauté pour se conduire, autre la sagesse d'un missionnaire et d'un homme apostolique; que la première, n'ayant pas à entreprendre du nouveau, doit se laisser conduire par la règle et les usages d'une maison sainte; que les autres avaient à procurer la gloire de Dieu aux dépens de la leur et à exécuter de nouveaux desseins; qu'il ne fallait donc pas s'étonner si les premiers demeuraient tranquilles et cachés, et s'ils ne faisaient point parler d'eux, n'ayant rien de nouveau à entreprendre; mais que les seconds, ayant de continuels combats à livrer au monde, au démon et aux vices, avaient à essayer de leur part de terribles persécutions, et que c'est signe qu'on ne fait pas grand'peur à l'enfer quand on demeure ami du monde; que les personnes que je lui proposais comme des modèles de sagesse étaient du premier genre; qu'il n'en était pas de même des missionnaires et des hommes apostoliques; qu'ayant toujours quelque chose de nou-

veau à entreprendre, quelque œuvre sainte à établir ou à défendre, il était impossible qu'ils ne fissent parler d'eux, et qu'ils eussent les suffrages de tout le monde; qu'enfin, si on mettait la sagesse à ne rien faire de nouveau pour Dieu, à ne rien entreprendre pour sa gloire, de peur de faire parler, les Apôtres auraient eu tort de sortir de Jérusalem, ils auraient dû se renfermer dans le cénacle. Saint Paul n'aurait pas dû faire tant de voyages, ni saint Pierre tenter d'arborer la Croix sur le Capitole, et de soumettre à Jésus-Christ la Ville Reine du monde: qu'avec cette sagesse, la synagogue n'eût point remué et n'eût point suscité de persécution au petit troupeau du Sauveur; mais qu'aussi ce petit troupeau n'eût point crû en nombre, et que le monde serait encore aujourd'hui ce qu'il était alors, idolâtre, perversi, souverainement corrompu en ses mœurs et en ses maximes.

« Je lui dis encore qu'on l'accusait de faire tout à sa tête; qu'il valait mieux faire moins de bien, et le faire avec dépendance, consulter les supérieurs, et ne rien entreprendre sans leur ordre et sans leur permission. Il convint de la maxime, en ajoutant qu'il croyait la suivre en tout ce qu'il pouvait, et qu'il serait bien fâché de faire rien à sa tête; mais qu'il y avait des occasions et des rencontres imprévues et subites, où il n'était pas possible de prendre les avis ou les ordres des supérieurs; qu'il suffisait, en ces

cas, de ne vouloir rien faire qu'on ne crût devoir leur plaire et mériter leur approbation, et être disposé à leur obéir au moindre signe de leur volonté ; qu'au reste, il arrivait que des œuvres commencées avec le consentement des supérieurs, n'avaient pas quelquefois à la fin leur agrément, soit parce qu'ils étaient prévenus par des gens malintentionnés, et indisposés par de faux rapports, soit parce qu'ils écoutaient le jugement de ces sages qui ne sont presque jamais favorables aux œuvres saintes ; qu'alors il n'y avait point d'autre parti que de se soumettre aux ordres de la Providence, et recevoir de bon cœur les croix, les persécutions, comme la couronne et la récompense de ses bonnes intentions ; qu'enfin, il était persuadé que l'obéissance étant la marque certaine de la volonté de Dieu, il ne fallait jamais s'en écarter, mais que sa conscience ne lui faisait point de reproche sur ce sujet, et qu'il était, en tout temps et toutes rencontres, dans la disposition d'obéir et de ne rien faire qu'avec l'agrément des supérieurs ; mais qu'il ne pouvait pas empêcher les faux rapports, les médisances, les calomnies, les traits d'envie et de jalousie.

« Je lui fis plusieurs autres objections que je croyais sans réplique ; mais il y satisfait avec des paroles si justes, si concises et si animées de l'esprit de Dieu, que je demeurais étonné qu'il me fermât la bouche. »

CANTIQUE COMPOSÉ PAR LE BIENHEUREUX POUR
LA CÉRÉMONIE DE L'AMENDE HONORABLE
(Page 88.)

Soupirons, gémissons, pleurons amèrement !
On délaisse Jésus au Très-Saint-Sacrement,
On l'oublie, on l'insulte en son amour extrême.
On l'attaque, on l'outrage et dans sa maison même.

Tout reluit chez Monsieur, il est très bien meublé :
L'église est dans l'oubli, l'autel est dépouillé,
Le pavé tout brisé, le toit sans couverture,
Les murs tout écroulés et tout couverts d'ordure.

Le ciboire est cassé, le calice noirci,
Le soleil tout d'étain ou d'un laiton moisi,
Le crucifix rompu, la lampe sans lumière,
Toute chose à l'envers, partout en la poussière.

Les linges sont pourris, les ornements crasseux,
Les Saints estropiés et les tableaux poudreux,
Enfin depuis les fonts jusqu'à la sacristie,
Tout est dans le mépris et dans l'ignominie.

On y vient quelquefois le soir ou le matin,
Pour voir, pour être vu, pour couper son chemin,
Pour entendre un sermon qu'un grand abbé prépare :
Mais pour Jésus-Christ seul, oh ! que la chose est rare !

Mais voyez en pleurant, voyez d'une autre part
Une femme éventée, enflée dans son brocart,
Sur ses souliers mignons, la tête à triple étage,
Venir dans nos saints lieux, jouer son personnage.

Souvent on voit tomber ce beau ballon de vent
Auprès de nos autels, proche du Dieu vivant :
On ne regarde plus Jésus au tabernacle :
Ce suppôt du démon devient tout le spectacle.

Voyez la baladine y disputer l'honneur
A la divinité du souverain Seigneur :
L'autel ne brille plus auprès de ses parures ;
L'or même en est crasseux auprès de ses dorures.

Quoi ! nos autels sont-ils des théâtres mondains !
Nos mystères sacrés des jeux de baladins !
La messe un passe-temps, l'Évangile une fable,
Jésus-Christ une idole et l'église une étable !

Que dirai-je, mon Dieu, de ces Judas nouveaux,
De ces loups déguisés sous la peau des agneaux,
Qui viennent vous trahir, lorsqu'ils vous sacrifient,
Et vous donner la mort, les jours qu'ils communient ?

Frappez, Seigneur, frappez ces insolents ingrats :
Du moins ils vous craindront, s'ils ne vous aiment pas ;
Joignez votre justice à votre amour immense,
On verra succéder la crainte à l'insolence.

Ou plutôt accordez grâce à ces insolents
En vous vengeant sur nous de ces affronts sanglants.
Pardon, cœur de Jésus, cœur tendre, cœur aimable ;
Recevez, exaucez notre amende honorable.

Amis du Sacré-Cœur et du Saint-Sacrement
Gémissons de concert, pleurons amèrement.
La torche ardente en mains, pieds nus, au cou la corde,
Criens, Seigneur, pardon ! pardon ! miséricorde !